

## Denis PÉBERNARD, vétérinaire, ethnographe

Un parcours singulier Notre souci aujourd'hui n'est pas d'évoquer la figure du vétérinaire ou de l'historien de Conques-sur-Orbiel mais d'éclairer des facettes du personnage moins connues, celle du « folkloriste » aurait-on dit hier, de l'ethnographe pour reprendre un terme contemporain. Son entreprise dans ce domaine ne fut pas des plus aisées.

Il allait de soi, à son époque, qu'il se livrât, et son métier l'y destinait, à des études à tonalité vétérinaire voire plus largement agricoles. L'histoire de son village, Conques, connu, par ailleurs, le meilleur accueil.

Mais les choses changent un peu quand il entend s'intéresser à ce que l'on appelle alors le folklore, soit littéralement « la science du peuple ». En effet parmi les érudits qui constituent le plus gros des sociétés savantes locales, rares sont ceux à s'intéresser à des sujets qu'ils considèrent comme triviaux ou qui sont classés dans le domaine des superstitions s'il s'agit de croyances et de pratiques hétérodoxes.

Ce qui compte avant tout c'est la connaissance naturaliste ou sa compagne, la connaissance historique. Il est bon de se livrer à des cueillettes, à la réalisation d'herbiers, à des collections de minéraux ou de pointes de flèches. Il est bon de déchiffrer des manuscrits arides. Mais à quoi bon relever des usages banals, pourquoi collecter des prières ou des formules qui tiennent du galimatias ?

Souvent ceux qui privilégient ces domaines apparaissent un peu comme des excentriques surprenants aux yeux de leurs confrères des académies locales.

Ce fut un peu le cas pour Pébernard dont on loue le savoir scientifique ou les connaissances historiques mais dont les incursions ethnographiques ont, parfois, suscité une certaine perplexité. Approchons-nous de cette partie de son œuvre qui se conjugue en quatre articles essentiels et un manuscrit : – « La médecine vétérinaire religieuse au moyen âge, dans les environs de Carcassonne et dans le Cabardès », Journal de la Société Centrale d'Agriculture de l'Aude, 1907 ; – « La fête des moissons sous l'Ancien Régime dans la viguerie du Cabaret », Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne, 1907 ; – « Notes pour servir à l'histoire des langages parlé, chanté ou sifflé au moyen âge chez les bergers et les muletiers du Cabardès », Journal de la Société Centrale d'Agriculture de l'Aude, 1908 ; – Du langage sifflé à Conques et à la manufacture de Saptès pendant le moyen âge, manuscrit ; – « Traditions populaires du Cabardès.

Remèdes de bonnes femmes dans la médecine des animaux », Journal de la Société Centrale d'Agriculture de l'Aude, 1908.

Sans vouloir déflorer des textes, que sans doute peu d'entre vous connaissent, et pour ne pas vous priver du plaisir de leur découverte, je serai assez bref, me cantonnant à des remarques portant sur les sujets et la méthode. Il est de bon ton, trop souvent, de juger des écrits du siècle passé avec un regard contemporain et de sourire devant certains excès ou approximations sans tenir compte qu'ils ont été autant d'étapes dans la progression du savoir. Ainsi il est facile de faire certains reproches à Pébernard, en particulier à propos de ses imprécisions. « On rapporte... » écrit-il, « on nous a dit... », « je crois savoir... ». Souvent il est bien vague à notre goût, peu soucieux de donner des références qui nous seraient bien utiles. De la même façon il renvoie souvent à des auteurs aujourd'hui totalement oubliés et de ce fait il est quasiment impossible de retrouver certaines de ses sources.

Mais est-ce vraiment important pour le lecteur contemporain ?

Celui-ci n'est-il pas suffisamment fasciné par ce qu'il découvre ?

En d'autres circonstances Pébernard n'hésite pas à brasser toutes les époques, se lançant dans des tableaux historiques incertains dont le flamboiement suffit selon lui à servir de preuve : les Grecs, les Romains, les légendes, les mythes sont appelés à la rescousse dans un certain désordre.

Cet enthousiasme peut faire, de nos jours, sourire l'historien mais n'oublions pas qu'il était la règle hier et qu'il était indispensable d'afficher son érudition si on espérait quelque crédit. Ainsi de texte en texte il serait facile de faire quelques réserves si une telle attitude ne nous empêchait pas de mieux saisir l'originalité du vétérinaire de Conques dans son cheminement.

La première chose notable est son sens remarquable de la précision. De fait le naturaliste de formation va user de la rigueur que lui a inculquée son apprentissage à la lecture des faits sociaux. Et cette précision s'accompagne d'une acceptation de ce qu'il observe ou qu'il rapporte sans s'embarrasser d'a priori ou de préjugés. Il met autant de soin et de fidélité à décrire le détail d'une coutume qu'il le ferait à dresser un diagnostic médical face à un animal malade.

Et, donc, dans le même temps il s'abstient de tout jugement de valeur, adoptant là encore pour analyser le fait

social l'attitude du biologiste étudiant une coupe devant son microscope. Ce faisant il adopte, de manière très moderne, l'attitude de l'ethno-logue. Par exemple relevant, dans la Montagne Noire, une croyance étrange pour l'homme des villes il préfère l'observation à la moquerie condescendante, mais, pour autant, il ne cède pas à une adhésion totale. Vétérinaire et homme de science il est, vétérinaire et homme de science il reste. Simplement l'attention à l'autre, le respect d'une pratique ou d'une croyance en fait aussi un bon analyste de la civilisation traditionnelle. Un autre trait d'importance dans ses études est la place de la langue, en particulier une langue d'oc maîtrisée dans toutes ses nuances.

Dans nombre de cas qu'il rapporte cette connaissance est particulièrement fertile. Par exemple quand il s'agit de formules ou de prières utilisées à des fins magiques il note scrupuleusement le mot employé, même s'il est obscur, conscient, dans ces cas, de l'importance du verbe utilisé. À un autre moment, décrivant la coutume qui voulait que l'on fit offrande aux pauvres de morceaux de viande, il donne, en occitan, le nom de huit bas-morceaux différents constituant l'essentiel du don et encore, ajoutet-il, il ne les donne pas tous !

Quand il s'agit de contes ou de chansons le principe reste le même chez lui : la fidélité à ce qu'il entend. Trop souvent à son époque le collecteur se suffisait à restituer la trame du conte entendu, mettant tout son soin à l'embellir et en chasser toutes les traces de vulgarité. Les chansons trop lestes allaient directement à la trappe. Péberard, lui, quand il les écoute, note la nuance, le détail, les mots précis.

Et il n'est pas loin d'en livrer la musique. Cette attention s'explique par le fait que nous sommes très loin avec lui d'une langue apprise ou moquée, nous sommes confrontés à un homme qui est totalement immergé dans le quotidien et l'usage de la parole populaire. Ce qui lui permet de mesurer au mieux les niveaux de langue et leurs subtilités.

Pour lui, donc, l'occitan n'est pas un patois, un dialecte désuet mais une langue noble, riche, dans laquelle il écrira d'ailleurs un certain nombre de pièces qu'il enverra aux Jeux Floraux. Nous n'en avons que les titres, nous savons que certaines ont été primées, mais peut-être dorment-elles encore dans les archives de cette académie de poésie, en l'attente de leur découvreur. Revenons un peu sur les thèmes qu'il aborde pour, là aussi, mesurer sa singularité. Examinons d'abord son travail sur la médecine vétérinaire populaire. De manière générale, ce qu'il est convenu d'appeler « la médecine populaire », n'est l'objet que de condamnation ou de mépris. Les médecins et leurs confrères vétérinaires ont toujours dénoncé ce qu'ils considèrent comme des « erreurs populaires », consacrant même, depuis le XVIIe siècle toute une littérature à cette lutte contre l'obscurantisme.

Par ailleurs ils s'emploient en permanence à vitupérer contre ceux qu'ils considèrent comme des charlatans dangereux qu'il faut, selon eux, traîner devant les tribunaux et châtier sévèrement. Il faut quand même noter quelque chose d'étrange. Est-ce fascination, argument pour mieux rejeter ? Nous comptons, en France, pour la seconde moitié du XXe siècle plus d'une trentaine de thèses de médecine et de pharmacie consacrées à ce sujet ! On aurait pu penser que l'intérêt des ethnographes aurait été aussi soutenu voire plus vif. Et là c'est la surprise !

Autant les ouvrages sont nombreux quand ils concernent la médecine des hommes autant ils sont inexistantes pour les animaux. Même si certains ont dû nous échapper nous n'avons trouvé que deux articles et le grand maître de la discipline, Arnold Van Gennep, ne leur accorde aucune place spécifique dans sa monumentale bibliographie. C'est dire l'intérêt du travail de Péberard. Intérêt double car il ne se contente pas de recueillir des matériaux, des recettes, des formules mais il les contextualise.

Il dit quand, où, comment les choses se font, qui est le mieux placé pour agir, les résultats qu'il a vus. Et, parallèlement, de façon très moderne il étudie les rapports entre science officielle et pratiques empiriques mettant en évidence un jeu d'échanges et des emprunts un peu inattendus comme si en quelque sorte le savoir, venant du peuple lui revenait. Son deuxième grand travail porte sur « La fête des moissons dans le Cabardès ». En réalité son étude porte plus largement sur les fêtes liées au cycle de la Saint-Jean.

Sur le thème les articles sont nombreux pour la France entière et, à première vue, quand il décrit les feux on peut avoir le sentiment que Péberard n'apporte guère de nouveau. Or il n'en est rien. Tout d'abord sa description du rituel est très précise, diachronique, il nous montre bien que le feu de la Saint-Jean s'inscrit dans un mouvement complexe, que sa préparation, par exemple, est aussi importante que le brasier final. De manière connexe il rapporte tout ce qui a lieu pendant la période, les chansons, les contes ; il se fait aussi le chroniqueur minutieux de tous les rites de protection qui se déroulent.

Enfin, et ce n'est pas son moindre apport, il s'intéresse aux coutumes liées à l'organisation de la jeunesse qui

trouvent là un de leurs points culminants du cycle calendaire. Il nous livre ainsi des renseignements précieux sur le cap de jovent, le roi de la jeunesse, sur lequel Maurice Picarel nous donna, naguère, une étude passionnante. Ainsi, là où le curieux pressé ne verrait que coutume quasiment obsolète, la lecture de Pébernard donne à voir un monde complexe où les gestes et les paroles se font tentative d'organisation du monde. Cependant l'apport le plus curieux, le plus oublié aussi alors qu'il est capital, de l'œuvre de Denis Pébernard est consigné dans deux articles.

Le premier, publié, est intitulé « Notes pour servir à l'histoire du langage parlé, chanté et sifflé au moyen âge chez les bergers et muletiers du Cabardès », le second resté jusqu'à présent à l'état de manuscrit a pour titre « Du langage sifflé à Conques et à la manufacture de Saptès pendant le moyen âge ». Retenons le thème, « le langage sifflé » et la date, « le moyen âge ».

A priori l'expression a tout lieu de surprendre puisque si on connaît bien le rôle de la parole, du chant, du sifflet pour appeler ou du sifflotement pour imiter la musique accompagnant une chanson, il est étonnant, insistons, d'entendre parler de langage sifflé.

Or Pébernard évoque un véritable code qui passe par le truchement du sifflet et qui permettait aux gens de certains métiers de communiquer et de transmettre des informations qui allaient bien au-delà du simple appel, du simple hélement.

Certes les informations transmises étaient limitées mais suffisantes cependant pour qu'elles puissent s'apparenter à un langage. Sa deuxième remarque, induite par les titres de ses communications, est qu'il s'agissait de codes et d'instruments de communication disparus ou dont ne subsistaient au XIXe siècle déjà que de maigres vestiges. L'attestation de cet usage et PATRIMOINES, vallées des Cabardès, sa mise en lumière est en soi étonnante.

Mais, pour autant, un tel système n'aurait-il existé qu'en Cabardès ? À l'évidence non. Si nous nous cantonnons à la France les bergers de la vallée d'Aas, en Ossau, dans les Pyrénées béarnaises, communiquaient par le sifflet d'une vallée à l'autre, sur de longues distances. Les derniers pratiquants ont disparu il y a une dizaine d'années à peine.

Comme à Conques et dans la Montagne Noire il s'agit de messages relativement limités, essentiellement techniques. Ils permettent d'indiquer la présence d'un troupeau, de bêtes égarées, mais ils peuvent aussi devenir cris d'appels entre hommes voire formules pour se défendre des animaux. Une des dernières et rares siffleuses ne racontait-elle pas qu'elle avait fait fuir à coups de sifflet un ours qui s'en prenait à son troupeau ? Mais si nous nous déplaçons dans l'espace c'est à un véritable mode de communication que nous avons affaire. L'exemple le plus connu du langage sifflé est celui du silbo gomero en usage dans l'île de Gomera, appartenant à l'archipel des Canaries. Il vient d'ailleurs d'être intégré par l'Unesco au Patrimoine de l'Humanité.

Envoyant leur message jusqu'à 8 kilomètres de distance les siffleurs, jouant sur 4 consonnes et 4 voyelles, sont en mesure de transmettre des informations très complexes et on estime à plus de 25 000 individus ceux en mesure de pratiquer et de comprendre ce système de sifflement.

Au nord de la Turquie, chaque année, les habitants de Kusköy, en turc « le village des oiseaux », organisent des concours où se confrontent les meilleurs siffleurs. Mais il se trouve aussi des praticiens du langage sifflé en Thaïlande, au Mexique, en Grèce...

Ainsi donc Denis Pébernard, l'amoureux de sa petite patrie, profondément attaché à son territoire du Cabardès, se fait, à sa façon, le chantre de la diversité de l'humanité entière.

Chemin faisant, à travers ses curiosités, il donne ses lettres de noblesse à une nouvelle discipline, l'ethnologie, dont il montre la richesse et la manière dont elle nous permet de lire les aspects les plus oubliés du quotidien comme le chiffre de nos jours.